

# **Les sarments de Montréal**

**Florence Dubois**

Une boule aux sorcières s'est brisée dans le fouillis urbain, tache mauve sur un poteau électrique qui semble bien dire que la magie n'existe plus. Montréal, tu es depuis longtemps déjà devenue une métropole, et plus personne ne reste veiller, tard la nuit, à vérifier que chaque porte est verrouillée, chaque fenêtre saupoudrée de sel, chaque jardin défendu par un plant de romarin. C'est ce que racontent les éclats de verre mauve sur le trottoir. Ils auraient pourtant autrefois été les cadavres effrayants révélateurs d'une autre vérité : elle est entrée, la sorcière, dans la maison, elle en est même ressortie, elle leur a peut-être jeté un sort... un bambin aura disparu au matin... Mais même si on l'a oubliée, même si on n'y croit plus, la femme aux bottines pointues arpente encore les rues du Mont-Royal. Elle était là, tout à l'heure, dans sa robe noire de dentelle, les bras couverts d'une sinieuse encre bleu nuit. Un serpent montait sur son mollet, familier des jours de sabbat depuis la vieille Europe oubliée. Dans son faux corset, à l'ombre de la chevelure la plus sombre, sa beauté inquiétante balaie les rues du plateau comme un vent d'automne. Impossible de savoir si la fillette à la blondeur impossible qu'elle tient par la main est la sienne ou un changelin adopté un hiver. Seul indice de son appartenance au petit peuple, son nez tacheté de rousseur se retrousse entre deux tresses bouclées.

Ouvre les yeux, Montréal, ils sont encore parmi nous. Tu as toujours trop laissé de place à mère Nature pour que ses enfants ne disparaissent.

Ta lune ne sera jamais un astre sans pouvoir. Elle maintient, même sous le pâle halo électrisant des lampadaires, un magnétisme évanescent sur les choses qui vivent et poussent. Et chez toi, Montréal, les plantes ont appris à grandir dans n'importe quoi. Dans les petites tasses décoratives des boutiques, dans les pneus abandonnés sur la chaussée, elles s'étirent vers le ciel ou rampent sur les murs, imperturbables déléguées de l'autre monde dans le nôtre. Elles poussent même dans la pierre. Les ceps, à l'ombre des ruelles, grimpent à même la brique rouge, haies d'honneur dressées entre les graffitis. Le lierre, tendrement, embrasse La Llorona. Toutes les villes en ont une. La tienne se dresse, Montréal, mains sur les hanches, sur un panneau de bois, faisant dos à ceux qui s'aventurent à admirer ses courbes. Ainsi figée dans la peinture, elle ne peut pas nous faire de mal. Mais qui sait si la nuit tombée elle ne se tourne pas vers la ruelle pour tendre ses bras vers les pauvres hères titubants et gris passant par là. Et que fait-elle d'eux alors, si loin du fleuve ? Les noie-t-elle dans l'alcool ou dans leur chagrin ? Coulent-ils à pic dans la moiteur de ton jardin urbain, Montréal ? Bacchus même, quelque part complice de leur fin, fait-il de tes vignes leur sépulture ?



# **Herbier et paysage**

**Florence Dubois**



**Plante du haut Uele**

Collecte n° 2, Françoise Mbikolani,  
juin 2017

*Plumeria Rubra Jaune*

Frangipanier jaune

Fraradje, RDC

Bosquet touffu en bord de route  
ensoleillée

De lait et de miel

Terre des saisons des pluies

Parure exotique

Au sortir des hautes herbes des parcelles s'ouvre le village, creux d'or cuivré au cœur de la brousse de verdure et d'ébène, avec ses rues qui appellent le ciel de leur couleur ocre indélogeable dans la lumière du couchant, se fondant dans l'horizon, lui jurant qu'elles sont aussi belles que lui, sinon plus. La terre est une femme en robe écarlate, une femme africaine puisque sa chevelure dense, abondante, touffue, se dresse contre la gravité, toujours plus haute, toujours plus flamboyante. Elle ondule sous une brise fraîche porteuse du cri des gendarmes perchés hauts dans les palmiers, s'élançant sans retenue dans un parfum fruité jusqu'à la saison sèche où le cycle d'abondance s'évanouit dans un court été stérile. Mais ces jours-ci, comme dans une aquarelle, la pluie délave le sol, les arbres, les buissons, les fleurs ne parvenant qu'à agrandir cette tapisserie d'un vert insolent décidée à grimper le flanc des routes. Étrange intervention humaine, se mêlent à la vie rampante de rares clôtures de métal des propriétés réservées aux bénévoles d'Unicef, d'Oxfam, d'Invisible Children... Les feuilles des bananiers perpétuellement en fleurs se découpent dans le ciel comme dans ces cartes postales du coffre de papa, avec leur sève collante et grouillante de processions de fourmis, travailleuses inlassables du bon maintien de leur bout de chaîne alimentaire. Si les motocyclettes emplissaient l'après-midi de leur diésel si distinctif, elles sont beaucoup moins nombreuses à présent : seuls des vélos chargés de sacs de riz et de poulets aux pattes ficelées avancent doucement dans la lumière à présent diffuse, fuyant sous le niveau d'une mer lointaine à la vitesse effrénée des latitudes tropicales. Devant moi, Dungu se replie sur la nuit comme les pétales du frangipanier sur le crépuscule.





**Sirène**

**Florence Dubois**

Je m'étire dans le silence de la maison vidée, réveillée par le long râle des criquets sous le soleil de midi. Dehors, l'astre insolent bat l'asphalte de main ferme en tenant par le cou toutes ces plantes qui étouffent lentement, se vidant de leur couleur, leurs ports de tête affaissés.

Sur le trottoir défilent les enfants du quartier, à bicyclette, à pied. Ils trouvent je ne sais où l'énergie de s'agiter, de grouiller, de courir dans la moiteur étouffante de la journée qui avance. Ils font des allers-retour entre le parc et le dépanneur. De la glace coulent sur leurs poignets, leurs bouches sont tachées de sucre fondu. Impossible de m'entendre penser dans le vacarme de leurs cris amusés. C'est l'âge où l'été est toujours magique, infini...

Mon téléphone vibre, faible appel spastique de vie sociale.

Chaparra : Place Vertu, 2 pm ?

Amorcita : Shopping avec les chicks, debout !

Je frissonne d'horreur à l'idée de me retrouver, comme dans ces films américains que j'écoutais étant petite, prisonnière d'un labyrinthe de briques, à voleter entre les boutiques parmi un essaim gloussant, bourdonnant d'un objet à l'autre, un drink de chez McDonald's collant dans les mains, la chemisette estivale serrée en armure impuissante contre le froid impitoyable de l'air conditionné.

Je me libère de l'étreinte des draps moites, l'œil mi-ouvert et avance dans la pénombre du couloir.

Je peux pas cet aprèm, désolée, next time.

La vitre toute neuve de la porte coulissante glisse si bien qu'il me faut coincer un pain de savon à sa base pour la maintenir fermée. Le robinet ouvert, la vapeur monte déjà, troublant la surface vitreuse et indifférente, effaçant l'existence même du reste de la salle de bain. Debout dans mon prisme de verre embué, j'enjambe le rebord de la baignoire, abandonnant mes chevilles à un étau de liquide brûlant. Je vacille sur un pied puis l'autre, danse en fulminant contre le plombier qui a installé nos robinets à l'envers, faisant alterner le jet froid puis bouillant sans parvenir à trouver la tiédeur idéale. Mais ma peau déjà se laisse apprivoiser par le baiser de l'eau, les bulles grimpent sur mes jambes et le mélange de sel et d'huile de menthe poivrée réveille une foule de micro coupures, cadeaux-surprises laissés sur mes mollets après la moto dans les hautes herbes, la nuit dernière.

La bombe de bain se dissout complètement. Le dos effleurant à peine la céramique encore froide, je me laisse flotter un peu dans les vaguelettes de mon nouveau lit ovale alors que la mousse blanche recouvre mon torse comme une chaude couverture d'hiver.

J'immerge mon visage, les yeux ouverts, ne luttant plus contre cette piqûre chaude qui m'est devenue si familière. Il me semble un instant que le ménisque écumeux me renvoie des fragments de ciel étoilés. Je retiens mon souffle, le regard fixé sur la surface. Le miroir est une pleine lune qui diffuse ses rayons bleutés dans l'eau moirée. Je goûte le sel de la mer, agitant mes bras contre le courant invisible qui sinue contre moi. Puis je ne bouge plus. J'écoute le silence pesant des profondeurs. Les mots de Javed Akhtar caressent ma peau.

*The moments flow like molten sapphires  
deep blue silence  
No earth below,  
Nor sky above...*

Je pourrais rester éternellement ainsi au creux de ma baignoire, submergée, coupée de tout ce qui bouge, tout ce qui parle, vibre, demande, donne et s'effrite, s'agite constamment dans l'enchaînement des jours et des nuits. Petite, je voulais être une sirène. Je m'imaginai errer dans le bleu profond et silencieux des sept mers de légendes où le temps et l'espace sont des repères flous et changeants. Puissante, libre, affamée de haute mer...

Contre mes flancs, les carreaux surchauffés par l'eau qui coule toujours du robinet mal fixé se rappellent à ma conscience dans une

lancinante brûlure. La vapeur monte, à présent si dense que je ne vois pas même ma main s'agiter pour l'éclaircir. J'étouffe, glissant sur les parois à présent couvertes d'huiles de bains, les pétales de rose dans la bouche, le sel dans les yeux...

Sirène tu parles ! Dans ma boîte de verre, dans une maison qui cuit sous le soleil de midi, je m'agite dans mon bain brûlant comme un poisson hors de l'eau, et Patrick Sébastien de fredonner dans ma tête, enterrant la voix de mon beau poète indien...

*Ha ! Qu'est-ce qu'on est serré, au fond de cette boîte,  
Chantent les sardines entre l'huile et les aromates !*



# **Postmémoire : territoires hérités et territoires fantômes**

**Florence Dubois**

Mon placenta est enterré sous les goyaviers de Dungu, près d'une petite maison à présent abandonnée pendant la guerre civile, quelque part entre les hautes herbes derrière l'ancien séminaire des frères de l'institution chrétienne. C'est vrai. C'est poétique. C'est étrange... C'est une image magnifique qui traduit presque à elle seule mon rapport à ma terre natale, le Congo RDC.

Après des années à griffonner poèmes, nouvelles et bribes de récits dans mille et un cahiers de voyage, un motif omniprésent ressort : l'Afrique, celle de ma mère, véritable personnage dans mon écriture. Et puis, apparaissant entre deux morceaux de forêt tropicale, par bribes, de manière peut-être plus atténuée parce qu'elle m'est plus familière : l'image des Corons, des grandes plages du Nord-Pas-de-Calais, des maisons de briques de ce village français de Lieue Saint-Amant, où mes grands-parents tenaient autrefois une boucherie-fromagerie. Vivent ainsi dans mon esprit des souvenirs de lieux que je n'ai jamais vraiment connus, les lieux mythiques de la jeunesse de mes parents, où ils ont aimé, ri, vécu avant de les quitter, sans savoir s'ils y retourneraient jamais.

Michel Tremblay parle avec éloquence de la Saskatchewan, de sa mère et de l'émotion qu'il ressent à la vue de vastes champs... De la même façon, la mer et la forêt m'émeuvent, m'ont toujours émue sans que je puisse me l'expliquer. Quelle fut ma surprise, il y a quelques mois à peine,



de découvrir que ces hantises, cette connaissance évanescence des paysages dont je ne me souviens pas porte un nom : la postmémoire. Postmémoire : des *après-souvenirs*, comme des arrière-goûts, plus pâles, plus fades, mais entêtés et entêtants... L'impression rétinienne des territoires qu'on n'a jamais vraiment parcourus, qui ont été laissés derrière par la génération d'avant.

Les territoires où je n'ai jamais vécu sont ceux qui m'habitent le plus. Mais comment alors puis-je les habiter à mon tour ? La distinction est subtile.

Le concept de postmémoire est défini par Marianne Hirsh comme une relation qu'entretient une génération avec le « trauma culturel, collectif et personnel » de la précédente. La seconde génération a donc des « souvenirs » de seconde main à partir d'expériences qu'on lui a racontées, d'images qu'elle a vues, le comportement de ceux qui l'entourent la marque de manière « si profonde et affective [qu'il semble] constituer sa propre mémoire ».

Ce concept, je l'ai découvert lors de recherches sur l'écriture migrante et, comme nous parlions de nomadisme et de flânerie pendant le séminaire, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à cette écriture issue d'une délocalisation, de territoires qui hantent, à la fois absents du

quotidien et omniprésents dans la pensée, des territoires non pas vécus, mais hérités. Lorsqu'on est immigrant de seconde génération, on hérite d'objets, d'histoires, de mots d'un ailleurs qu'on ne connaît pas vraiment. L'atelier d'autogéobiographie nous l'a bien montré : chacun devait apporter des objets liés à des souvenirs d'un lieu et plusieurs ont choisi cette photo que nous avons tous et qui renvoie à un espace ou un temps jamais directement vécu, mais capable d'évoquer comme une essence de souvenir... Il est possible de posséder des objets qui ne nous appartiennent que par la transmission.

Lorsqu'il est question de postmémoire, je tends à croire qu'une mise à distance existe par défaut, avant même toute écriture. Elle est de circonstance, tout simplement, par le fait même que la post-mémoire n'est pas la mémoire. Un écart physique, psychologique, émotionnel s'étire entre ici et ailleurs, un ailleurs fondu dans la mythologie familiale comme un « paradis perdu » le serait dans une mythologie sociale. Mais beaucoup de migrants, par la différence physique ou culturelle, portent les traces de cet ailleurs. La différence avec l'« ici » reste pour eux un des liens les plus solides avec l'ailleurs. Pour tomber dans l'anthropologie, on pourrait dire que ma peau est noire parce que mes ancêtres viennent d'une terre de soleil, donc cette peau noire devient pour moi un objet translaté géographiquement qui appartient à cette terre originelle... Pour beaucoup d'écrivains, c'est la langue

qui est conservée précieusement dans l'écriture, pour d'autres ce sont des histoires entières, des contes, des chansons, peu importe...

Quand j'étais petite, ma mère me racontait toute sorte d'histoires. L'une des légendes les plus marquantes de chez nous fait de l'arc-en-ciel une entité assez sombre, proche des vampires de l'Occident. Elle me racontait qu'au village, quand il y a un arc-en-ciel, il faut rester loin des cours d'eau parce qu'il a faim : il remonte la rivière jusqu'à la source pour trouver une victime et s'abreuver de son sang... Cette histoire à elle seule, dans tous ses détails et toute son atmosphère, est devenue pour moi un souvenir par procuration. Hector Ruiz, avec qui nous avons déambulé dans les rues du Plateau Mont-Royal pour notre atelier-flânerie, nous parlait de l'importance de l'atmosphère. Dans chaque légende, chaque récit, chaque comptine, l'atmosphère soutend la véracité et le lien avec les autres histoires, elle se mêle aux peintures que mes parents ont ramenées dans leurs jeunes années et devient un paysage qui m'habite et nourrit mon écriture. Grâce à elle, le soleil impossiblement rouge du couchant congolais et les berges paisibles de l'Uele viennent se ranger parmi mes propres souvenirs, se blottir entre les coquillages ramassés sur les plages de Shediac et les longs matins passés sur une balançoire du parc Hartenstein, un livre entre les mains.

Ces paysages, contrairement aux souvenirs habituels, n'ont aucune matérialité réelle : ils sont des déformations curieusement tangibles des souvenirs de ma mère et de mon père. Pourtant, ces paysages « fantômes » hérités peuvent avoir plus de matérialité que les lieux qu'on habite physiquement...

Et c'est sans doute pour ça que, comme pour beaucoup d'immigrants de première ou de seconde génération qui pratiquent l'écriture, la postmémoire m'obsède : elle est liée à mon identité. Elle n'est pas une muse facile. Elle semble surinvestie, se tient en équilibre précaire entre les précipices du redondant et de l'ennuyeux. C'est une évidence ancienne, comme la première diaspora. Mais, en synergie avec le territoire, elle ne peut que constamment resurgir dans ma pratique d'écriture, surtout dans le cadre du séminaire.

Je me souviens avoir intitulé une de mes premières nouvelles « Les Corons », d'après la chanson de Pierre Bachelet. Ma nouvelle reposait presque entièrement sur le défilement d'un paysage du Pas-de-Calais lors d'un long voyage en voiture l'année de mes 12 ans, quand j'ai mis les pieds pour la toute première fois dans un lieu où j'avais si longtemps vécu par procuration. La visite réelle et les longues années d'imagination s'entremêlaient dans ma tête. Les souvenirs semblaient

teintés par l'imagination, la mémoire réécrivait la postmémoire dans un processus qui mériterait son propre essai. Cela se manifestait surtout par un empressement à tout coucher sur le papier. Lorsque Judy Quinn est venue nous parler de *Pas de tombeaux pour les lieux*, le recueil de poèmes qui revisite des lieux de son enfance, elle évoquait « la peur de l'écrivain face à la disparition ». Serait-ce ce le moteur d'écriture le plus puissant dans la postmémoire ? La peur de la disparition semble en effet décuplée quand l'objet du souvenir est déjà inscrit dans un processus d'estompement, celui de la dilution culturelle accompagnant la migration. Peut-être est-ce pour cela qu'on écrit la terre où l'on n'a jamais vécu ? J'écris le territoire, j'écris l'errance du territoire, j'écris son étrangeté, ses contrastes et surtout mon impossibilité de l'habiter afin de matérialiser une sorte de lien permanent cherchant à combler l'absence, à combattre l'effacement.

J'habite à Montréal. Mon placenta est enterré à Dangu... C'est ici que le travail de la postmémoire ne me semble plus si différent de l'écriture que nous avons faite des lieux connus pendant les ateliers : écrire est un travail de reconstruction. On pourrait certes dire que le processus d'écriture engendré par la postmémoire ressemble plus à un pèlerinage, l'écrivain s'avançant dans la fiction d'une terre en quête du fantomatique héritage qui le hante... Selon Michel de Certeau, « le rapport de la postmémoire avec le passé est en vérité assuré par la médiation non

pas de souvenirs, mais de projections, de créations et d'investissements imaginatifs ». Il faut en effet accepter la part de fiction sans laquelle il serait impossible de ramener le fantôme d'une terre à la vie. De fait, je crois que l'acte de créer me permet de faire revivre le territoire de mes parents. Et cette exploration de la postmémoire ne se fait pas seulement par l'écriture, mais aussi par la danse et la musique. L'afrobeat et le dancehall sont autant de genres qui m'attirent, entre rap et hip-hop nés dans les Amériques et de l'héritage de rythmes traditionnels du vieux continent. Si ce sont des jeunes immigrants de seconde génération qui ont créé ces genres musicaux et de danse, c'est sans doute parce que, pour eux comme pour moi, le processus de création est véritablement un moyen de revendiquer une appartenance, même si nous le faisons de si loin...

Ici encore, je dois citer Judy Quinn, qui expliquait que, pour elle, l'écriture est une tentative d'habiter le monde. Je ne peux qu'acquiescer avec véhémence : la postmémoire est une longue vue avec laquelle j'observe, de loin, un territoire que je n'ai jamais connu et que je ne connaîtrai jamais. Créer me permet de l'habiter.

## Bibliographie

DE CERTEAU, Michel. « Pratiques d'espace », *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 139-181.

HIRSCH, Marianne. « Postmémoire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 2014, <http://journals.openedition.org/temoigner/1274>